



ROMANS. Dans cette nouvelle sélection, le chroniqueur littéraire de *Réforme* choisit des textes âpres, qui disent les tourments de l'âme, les monologues intérieurs d'hommes et de femmes en quête d'eux-mêmes et de leurs semblables.

## Des âmes en transfuge

À près *L'Amour seul* et *La Blessure et la soif* aux décors du XVII<sup>e</sup> siècle, voici *Disproportion de l'homme* de Laurence Plazenet, une histoire d'amour courte, passionnée, intense que Simon a vécue, naguère, avec Elisabeth, et qui est marié à Carine dont il a trois enfants. Tout se déroule dans un passé présent d'une déréliction irrépressible qui ne cesse d'obséder et parfois de foudroyer Simon, incapable d'oublier les cinq fois qu'il a possédé Elisabeth, plongé dans un tourment qui a des métaphores souvent mystiques : Simon, martyr et cloué sur la croix de ses souvenirs. Le récit est troublant parce que Simon se parle à lui-même, se dédouble dans un désespoir absolu devant ce qui est à jamais perdu et ne trouve de compensations misérables que dans des rêveries érotiques violentes ou dans un plaisir solitaire dégoûté par lui-même.

Ce roman court ne laisse rien à l'indulgence, il creuse la culpabilité de Simon, et si Elisabeth est présente, c'est comme l'ombre d'une sorte d'Érynie. Car il n'est pas innocent que le roman commence sur une île grecque dans les tourments d'une présence mythologique comme vécue. Le coma conclusif de Simon côtoie la mort mais sans apitoiement. Ce roman est sans concession devant l'irréparable frilosité de l'homme devant la passion à laquelle il n'a pas voulu se donner pour en éviter l'absolu.

Le scalpél des mots

« "Le jour où le ciel s'en va", de Jean-Philippe Domecq, entre le grotesque et l'existential »

Il n'est pas sacrilège de rattacher le roman de Laurence Plazenet à *Ety Hillesum, une voix dans la nuit*, cette femme dont la sensualité ne resta pas inactive et qui rechercha dans l'amour des hommes un absolu introuvable, un plaisir permanent que seule une expérience spirituelle atypique pleinement féminine lui permit enfin d'aborder hors de toute religion révélée, non sans l'épreuve de la boulimie ou de l'ascèse, pour tenter un dépassement d'elle-même en pleine guerre au cœur du nazisme en Hollande.

On sent chez cette femme inspirée,

prouvant sans cesse sa liberté de femme, une prémonition de la mort qui l'attend, on la voit cheminer, à la fois âme et corps, vers un rôle de témoin, c'est-à-dire de martyr vers une espérance de Rédemption que l'horreur concentrationnaire, qu'elle n'évite pas, ne doit jamais cacher face à la transcendance humaine.

Parce qu'elle est devenue Ety Hillesum en la prenant dans ses bras, dans sa chair et dans son esprit, et sous ses mots, Cécilia Dutler a réussi à suivre les étapes à risques de cette femme vers un sacrifice consenti, et à en traduire le phrasé délicat, émouvant, tendre, doux et ferme à la fois, traductrice éminente et interprète première d'une personne hors du commun avec laquelle elle engage un dialogue tacite. Grâce à son essayiste, nous savons que nous aimons à jamais Ety Hillesum.

Pauvres êtres humains

Histoire d'âmes, pourrait-on dire des deux précédents romans, et pour quoi pas de *Le jour où le ciel s'en va* de Jean-Philippe Domecq, roman de « métaphysique-fiction » ? Ici l'âme serait le sable d'une plage qu'une double rafale va disperser sur les estivants, en s'engouffrant dans les cafés, en brisant les verrières, en soulevant la petite voiture du marchand de glaces, lequel, en retombant, sécréta

sera sur le sol pour y mourir, provoquer la panique, et retomber dans le silence. Dans ces deux brefs instants, qui donnent au temps toute une relativité, dont Jean-Philippe Domecq par le seul pouvoir des mots, en refrains, en allers et retours, en reprises, livre une conscience extraordinaire, extratemporelle, faisant du sable insaisissable et pourtant envahissant une sorte d'image imprévisible du monde, se joue une comédie humaine entre le grotesque et l'existential, un couple et ses deux enfants, un homme avec sa canne, les portables alignés comme les estivants, les surfeurs, tous comme happés, incapables de saisir ou de se ressaisir.

Tous fêtus ballottés poursuivant leurs monologues intérieurs, pauvres êtres humains qu'un rien, deux souffles de la Nature, peut ravager. Jean-Philippe Domecq écrit comme personne, dans l'imprévisibilité du mot et de ses tonalités, dans le rythme des phrases, que nul

académisme ne vient sécuriser, tant elles sont fluides, impalpables, nous échappent comme le vent et le sable.

Un tel accord entre le style et le sujet d'un roman tient d'un extraordinaire et confondant sens de la langue française dans ses souplesses les plus hardies et pour tant les plus logiques. Jean-Philippe Domecq est un écrivain sans équivalent.

Un calvaire caché

« *Je suis l'homme de la femme* », m'a dit un jour Guy Dupré. Son journal à épisodes, *L'âme charnelle*, 1953-1978, m'en apporte la preuve, car derrière la vie littéraire dont Guy Dupré est à la fois l'acteur et le témoin, au lendemain de la publication de *Les fiancées sont froides* en 1953, il y a certes les amants, dont Pauline, le dernier amour d'Alain-Fournier, et Sophie et quelques autres encore, mais moins comme un assourissement de la chair que comme une recherche qu'on sent à la fois inconsciente et désespérée de sa propre âme que la littérature la plus savante et les écrivains les plus en vue ne parviennent pas à combler.

Ce journal littéraire est aussi une confession qui ne veut pas se l'avouer, jusqu'au jour où sa rencontre avec Thérèse, naguère entr'aperçue, et surtout la mort lente de sa mère, Marthe, vont comme le transfigurer par des larmes et par la communion. Cette lecture est une sorte de cheminement, qui ressemble souvent à un calvaire caché avec noblesse derrière une agitation littéraire et sentimentale dont on sent bien qu'elle n'est pas l'essentiel, vers une montée apaisante où l'âme enfin se découvre. C'est passionnant littérairement, c'est bouleversant humainement.

Et c'est écrit avec l'humour du désespoir et de cette plume mouvante de formules heureuses et surprenantes dont Guy Dupré, écrivain de l'ombre, a tous jours eu le secret. ■

JOËL SCHMIDT

A LIRE

Disproportion de l'homme

Laurence Plazenet

Gallimard, 140 p., 13,90 €.

Ety Hillesum, une voix dans la nuit

Cécilia Dutler

Laffont, 200 p., 18 €.

Le jour où le ciel s'en va

Jean-Philippe Domecq

Fayard, 221 p., 17 €.

L'âme charnelle, Journal 1953-1978

Guy Dupré

Berlitz, 286 p., 20 €.